

LES FAITS MIRACULEUX ATTRIBUÉS À LA VIERGE MARIE

Les origines des pèlerinages à Notre-Dame-du-Haut sur la colline de Bourlémont se perdent dans la nuit des temps. Cependant la plus ancienne mention de pèlerinage date de 1494 avec un fait miraculeux attribué à la vierge Marie.



« Le duc de Lorraine, René II, avait envoyé une armée pour châtier la seigneurie de Gouhenans d'avoir, bien que ce fût malgré elle, abrité pendant six semaines les frères d'Anglure, Nicolas et Simon, qui avaient des prétentions sur ces territoires... Le lendemain de Pâques, quand ils eurent tout saccagé, au matin, ils lièrent leurs prisonniers, brûlèrent les maisons et le château, abattirent les fortifications, foulèrent aux pieds les armes de la cité, emmenèrent leurs prisonniers, les uns à destination de Remiremont, les autres vers Chalon-sur-Saône où ils furent mis à rançon ou périrent dans les cachots...

De Gouhenans, la destruction accomplie, les gens du capitaine Krantz emportant leur butin et emmenant leurs prisonniers à la queue de leurs chevaux, regagnèrent Saint-Loup-sur-Semouse en passant par la Creuse et Baudoncourt. Sur le chemin, les curieux s'approchèrent. Mal en prit à l'un d'eux ; Jacques de Brye fut fait prisonnier par lesdits Barrois et Lorrains qui le lièrent et l'emmenèrent jusqu'à Saint Loup, où ils couchèrent pendant la nuit, et lui lièrent un gros bâton entre les deux pieds, puis firent dans ce bâton deux trous, l'un en face des mains, l'autre en face du cou, par lesquels trous ils mirent des cordes pour lui lier ses dites mains et le cou, puis le couchèrent sur la terre, et près de lui était Claude de la Chambre, couché, l'épée au côté ; et lesdits Lorrains et Barrois disaient que le lendemain, ils brûleraient le déposant (Jacques de Brye), parce qu'il avait été audit Gouhenans faire la guerre avec le Seigneur de jours (Simon d'Anglure), et son frère (Nicolas d'Anglure.) Et dit que la dite nuit (du 1er au 2 avril 1494), il se recommanda à Notre Dame de Haut et fit vœu d'aller à son pèlerinage au sanctuaire ; et il n'eut pas sitôt fait son vœu qu'il se trouva délié et se sauva hors de l'atteinte desdits Barrois et Lorrains. » (Curé Belot-Manuel du pèlerin-1939).

La délivrance d'un soldat prisonnier vers 1778. Il s'appelait André et était originaire du village de la Côte.

« Fait prisonnier dans une guerre contre les Turcs, il attendait la mort, enchaîné au fond d'un noir cachot. La pensée du pays lui rappelle Notre Dame du Haut, et il se recommande à elle. Il l'avait tant aimée dans son enfance, et sa mère lui avait si bien appris à la prier. Comme la plupart des jeunes gens de la contrée le font encore, il avait voulu lui donner un dernier adieu à son départ. Avant de quitter son village et de recevoir le dernier baiser de sa vieille mère, il avait gravi la montagne pour se mettre sous la protection de la Vierge.

Ce fut dans une prière à Notre Dame du Haut que le sommeil vint le surprendre ce dernier soir de prison. La nuit fut étrange pour lui. Il lui semblait être emporté par les anges à travers de vastes pays et déposé près de la chapelle aimée qui protège son village.

Enfin le sommeil le quitte. Mais qu'est ceci? Son cachot n'est plus sombre comme les autres jours ; ce n'est plus le silence de sa lugubre prison; il jouit de la lumière d'un beau soleil levant; il entend les oiseaux qui gazouillent et le faucheur qui aiguisse sa faux. Il a devant lui la vénérable statue de Notre Dame du Haut. Il se demande s'il n'est pas le jouet d'un rêve. Mais non, il est bien éveillé, et c'est bien lui. Son rêve a été une réalité. Il se trouve libre dans la chapelle de Notre Dame du Haut. Il élève vers la statue, en signe de reconnaissance, ses mains enchaînées, et ses fers tombent d'eux-mêmes aux pieds de la Vierge. » (Abbé Tournier)

Les fers du prisonnier sont restés longtemps suspendus en ex-voto à droite du maître autel jusque vers 1950. On dit que l'usage de chanter le Salve Regina après la grand'messe du dimanche, à l'église de Ronchamp, remonte à cet étrange événement.

« Auguste Pierre, du même village, fils de feu Jean-Baptiste Pierre et de vivante Rosalie Reguillot, âgé de sept ans, tomba dans une maladie si cruelle que, comme un frénétique, il déchirait tout ce qu'il pouvait atteindre, il mordait les personnes qui s'approchaient de lui, il ne mangeait presque plus, et horriblement tourmenté, il n'était plus qu'un squelette ambulante ; il avait presque entièrement perdu l'usage de la raison et presque celui de la parole ; il ne tenait plus d'autre langage à ses parents désolés que celui-ci : tuez-moi, saignez-moi, étranglez-moi, enterrez-moi : tel fut son état déplorable pendant onze mois. Ses parents plein de foi, voyant l'art des médecins les plus habiles devenu inutile pour cet infortuné, le dévouèrent à Notre-Dame du Haut : le vœu étant fait, ils portèrent l'enfant malade à la sainte chapelle, accompagné d'Auguste Pierre, son parrain, de François Pierre son oncle et de plusieurs autres personnes encore existantes.

En montant sur la montagne, l'enfant porté sur les bras de son parrain dit d'un ton assez élevé ; à la bonne foi, par trois fois de suite, ce qui affermit l'espérance des parents ; arrivé à la chapelle, il change de couleur, il éprouve une hémorragie, et pendant que les parents répandent de ferventes prières aux pieds de la sainte image, il demande à manger, il prend quelque nourriture chez le gardien de la chapelle ; de retour à la maison, on le met au lit, il dort pendant vingt-quatre heures, puis il se réveille parfaitement guéri. »(Le pèlerinage à N.D.H.-Besançon-1847)

« La petite Marie Pathiot, fille de Charles Pathiot, de Lure, était aveugle depuis l'âge de deux ans. Le docteur Jacquy, qui la soignait, l'avait abandonnée, en déclarant que les yeux étaient perdus. Elle gémissait depuis deux ans dans cet état, quand deux de ses tantes, qui vivent encore, viennent à Notre-Dame du Haut faire un pèlerinage en sa faveur. Pendant qu'elles y priaient, la petite, assise dans un coin de la chambre, appelle sa mère, qui se trouvait dans la chambre voisine, en disant : Maman, je vois ! La mère, accourue, trouve sa fille parfaitement guérie. Ses yeux constamment fermés, et ne présentant même plus de saillies extérieures sous les paupières, qui ne s'ouvraient plus, étaient beaux grands ouverts, bleus et purs comme le ciel, et de très bonne vue. Cette guérison, arrivée en 1843, ne se démentit pas un seul instant jusqu'à la mort de l'enfant, qui survint quelques années plus tard. »

« Au mois de janvier 1870, la petite Eugénie, d'un village voisin de Ronchamp, avait été tellement épouvantée d'un coup de feu qui était venu donner dans une de leurs croisées, et qui avait été tiré sur un uhlan prussien par des soldats français, qu'elle en avait contracté une maladie nerveuse des plus graves. Plusieurs fois dans la journée, des crises terribles la prenaient et la

mettaient sans connaissance pendant des heures entières, à ce point qu'un jour ses parents la crurent morte, et qu'on fit les préparatifs pour l'ensevelir.

Sur sa demande, au mois de juillet, sa mère fit commencer pour elle, dans la famille, une neuvaine à Notre Dame du Haut. Le dernier jour de la neuvaine on conduisit l'enfant à la chapelle, où un prêtre célébra la sainte messe à son intention. Après l'élévation, la petite, qu'on avait couchée sur un matelas, devant l'autel, s'éveilla comme d'un profond sommeil, et dit en regardant son père : *Tiens, papa, nous sommes à la chapelle! Elle était parfaitement guérie. Aujourd'hui c'est une grande et forte personne, qui vient de compter sa vingt-deuxième année. Que son humilité, qui ne nous a pas permis de la faire connaître davantage, se maintienne toujours dans la piété et dans la dévotion à Marie, qui lui a rendu la santé !* »

« Marie-Joseph Devoille, de la paroisse d'Aillevillers, est âgée de soixante-neuf ans. C'est une femme qui, sous un aspect chétif, conserve toute la vigueur des tempéraments secs et nerveux. D'un caractère simple et doux, elle parle avec beaucoup de naïveté et de franchise. Quand elle nous a raconté, à différentes reprises, l'histoire de sa guérison, elle s'est toujours tenue dans une réserve si vraiment humble vis-à-vis d'elle-même, que malgré notre prévention nous avons été contraints de reconnaître à son récit le cachet de la vérité. Or, voici ce qu'elle nous a raconté : Comme elle était la deuxième d'une famille de dix enfants, et que ses parents étaient pauvres, elle dut, dès son bas âge, aller à ses journées. Après la mort de leur mère, survenue trop tôt pour la pauvre famille, elle prit la charge des jeunes enfants, et plus tard de leur père, qui devint infirme des jambes.

À l'âge de quarante ans, elle menait encore sa petite vie, travaillant dans le ménage quand il n'y avait rien à gagner au dehors, et allant à ses journées dans la saison des travaux. Mais alors elle tomba malade. C'était une maladie de membres, qui finit par la rendre presque tout à fait percluse d'un côté. La jambe gauche était habituellement enflée, avec intermittence de plus ou de moins. Souvent il lui était impossible de ne mettre aucune chaussure. Les souffrances étaient très vives. La jambe n'avait plus aucune force, et se refusait même à soutenir le corps. La pauvre fille ne se bougeait plus qu'à l'aide d'une crosse.

Cela dura pendant dix ans. Une famille chrétienne la logeait par charité. Un jour, la femme de cette maison lui conseilla de s'adresser à la sainte Vierge de Ronchamp, dont elle avait elle-même autrefois reçu beaucoup de soulagement. Or, la malade n'avait point encore connaissance de Notre Dame du Haut; mais elle avait toujours aimé la sainte Vierge depuis son jeune âge. Elle fit donc une première neuvaine à Notre Dame du Haut, et elle n'eut aucun soulagement.

Cependant les gens qui la gardaient par charité commençaient par se fatiguer d'elle, et son jeune frère consentit à la prendre chez lui. Elle fit là une seconde neuvaine à Notre Dame du Haut, à la fin de laquelle sa jambe malade reprit un peu de mouvement. Elle put même porter sabot, ce qu'elle n'avait pas pu faire depuis le début de sa maladie. Étant ainsi restée deux ans chez son jeune frère, elle ne voulut pas lui être à charge plus longtemps, et elle s'en alla recevoir l'hospitalité chez d'autres gens charitables.

Elle y était depuis trois semaines, quand l'idée lui vint que si elle faisait le pèlerinage de Ronchamp, elle y trouverait sa guérison. Après avoir recueilli quelque argent des personnes charitables, elle dit au revoir aux gens du village et se mit en route pour Ronchamp. Elle marchait à petites journées, s'aidant d'une crosse et d'un bâton. Un homme de Saint-Sauveur, allant avec une voiture à Citers, lui offrit une place jusqu'à ce village. De là elle arriva en deux pénibles journées de marche à Ronchamp.

Elle monta à la chapelle avec beaucoup de difficulté, se reposant souvent, et entendant tous ceux qui en descendaient se dire qu'elle aurait bien du mal d'arriver en haut. Il y eut

quelqu'un qui alla même jusqu'à dire : Si celle-là revient guérie, je me convertirai. Entrée dans la chapelle, elle se mit à genoux devant la sainte Vierge, et la pria avec ferveur. Quand elle eut achevé ses prières, elle se sentit prise de douleurs très vives dans sa jambe malade. Au même instant, elle aperçut comme une lumière éclatante qui descendait depuis la Vierge jusqu'en bas, et c'était très beau, c'était bien sûr la sainte Vierge. Elle en fut comme soulevée de terre et portée jusqu'au pied de l'autel, où elle se prosterna en vénération.

Alors la lumière avait disparu, et le jour était revenu! Mais elle se sentait guérie, légère comme une plume, et forte comme dans sa jeunesse. Deux filles de Soye, près Clerval, qui se trouvaient présentes, se mirent à crier au miracle, et elles pleuraient de joie. Les pèlerins qui se trouvaient sur la montagne rentrèrent dans la chapelle, où ils entourèrent Marie Devoille, en sorte qu'elle ne pouvait plus sortir. Tout le monde proclamait le miracle et pleurait de joie en voyant la puissante bonté de la Vierge. Celle qui avait gravi la montagne avec tant de peine la redescendit très librement et sans fatigue, pour se rendre à la cure de Ronchamp raconter au prêtre sa guérison.

Le lendemain matin, elle remontait très alerte à la chapelle de Notre-Dame du Haut, pour y faire une communion d'action de grâces, et l'après-midi elle reprenait le chemin d'Aillevillers, où tout le monde fut bien surpris de la voir rentrer guérie.

Ceci se passait à la fin de mai 1874. Depuis ce temps, Marie-Joseph Devoille n'a plus rien ressenti de son ancienne maladie, et tous les ans elle fait deux fois à pied le pèlerinage de Notre-Dame du Haut, pour remercier sa divine libératrice. » (Notre Dame du Haut – Abbé Tournier – 1884)

« Véronique, fille de Jean-Joseph Bourquin, et de Marie-Françoise Mourey, son épouse, venue au monde sans vie, le 8 octobre 1811, ayant été portée à la chapelle de la sainte Vierge à Ronchamp, y a reçu la vie et a été baptisée dans l'église de la paroisse. L'acte de baptême est consigné dans les registres de cette église ; cette enfant a encore vécu quatre jours après son baptême. Ce fait est attesté par quantité de témoins encore existants et par Jacques Bichet, qui fut son parrain. » (Extrait des registres de la paroisse de Ronchamp-Besançon-1847)

« Jeanne-Colette Molle, femme de Jean-Baptiste Clerc, de la paroisse de Mollans, Haute-Saône, tourmenté depuis trois ans d'une hernie très grave, s'étant rendue à Notre-Dame du Haut, fit le voyage à la chapelle et fut subitement et radicalement guérie. Je tiens ce fait dudit mari de cette femme, le 21 janvier 1847. » (Le pèlerinage à Notre Dame du Haut-Besançon-1847)